

HOMÉLIE 7

«Que personne ne puisse donc vous condamner pour le manger, ni pour le boire, ni à cause de quelques négligences en un jour de fête, de néoménie ou de sabbat. Toutes ces choses ont été l'ombre de celles qui devaient arriver, et Jésus Christ en est le corps. Que nul ne vous ravisse la palme en affectant l'humilité par un culte superstitieux des anges, et en s'engageant dans le détail de choses qu'il n'a pas vues, témérairement enflé de sa prudence charnelle, et séparé de la tête, dont dépend tout le corps, lequel, servi par les jointures et les attaches qui en lient les parties, croît, jusqu'à la grandeur qu'il doit avoir en Dieu.»

1. Après avoir dit en termes voilés : «Veillez à ce que nul ne se joue de vous selon la tradition des hommes;» plus haut : «Je le dis, afin que personne ne vous induise en erreur par persuasion;» après s'être d'abord emparé des esprits et les avoir façonnés à ces réflexions, l'Apôtre s'abandonne à une digression sur les bienfaits du Sauveur, et les développe avec complaisance : puis il revient au ton de remontrance qu'il avait quitté, et dit : «Que personne ne puisse donc vous condamner pour le manger, ni pour le boire, ni à cause de quelque négligence en un jour de fête, de néoménie ou de sabbat.» Voyez-vous comme il rabaisse toutes ces observances ? Si vous avez agi ainsi, veut-il dire, pourquoi vous laissez-vous aller à toutes ces petites choses ? Et il marque son mépris en disant : «Ou à cause de quelque négligence en un jour de fête,» car ils n'observaient pas des préceptes bien plus importants, «ou de néoménie ou de sabbat.» Il ne s'agit pas ici de commandements violés, mais de prétextes fournis au jugement d'autrui. Il montre qu'eux-mêmes transgressent les lois, et il détourne le blâme sur des étrangers, comme pour indiquer qu'ils ne doivent pas excuser ceux qui jugent le prochain. Il fait mieux encore; il converse avec eux, il ne leur interdit pas de parler, il ne leur dit pas : Ne m'interrogez point. Il agit comme si ses remontrances ne les concernaient pas. Le blâme ne porte pas sur la pureté et l'impureté; non plus sur l'inobservation de la fête des Tabernacles, ou des Azymes, ou de la Pentecôte; mais sur «quelques négligences en un jour de fête.» C'est qu'ils n'avaient pas la force de les observer en entier; ou, s'ils les observaient, ce n'était pas avec les dispositions requises. «A cause de quelques négligences,» dit-il; voulant indiquer que la majeure partie des jours de fête n'était pas sanctifiée, et que s'ils célébraient le jour du repos, c'était imparfaitement. «Toutes ces choses ont été l'ombre de celles qui devaient arriver;» il entend par là le Nouveau Testament, «et Jésus Christ en est le corps.» Certains ponctuent ainsi : Το δε σωμα, Χριστου; ils entendent que ces choses se sont réalisées en Jésus Christ. D'autres lisent : «Veillez à ce que personne ne vous supplante dans vos droits au corps de Jésus Christ,» c'est-à-dire ne vous frustre. Eli effet, καταβαβευθηναί se dit lorsque quelqu'un remporte une victoire dont un autre obtient le prix, lorsque le vainqueur est frustré de sa récompense. Vous avez été élevé au-dessus du démon et du péché : pourquoi de vous-même vous mettez-vous de nouveau sous le joug du péché ? Aussi l'on «est obligé d'observer toute la loi;» dit-il, (Gal 5,3) et ailleurs : «Jésus Christ serait-il donc ministre du péché ?» (Gal 2,17) Ce sont ses paroles dans l'Épître aux Galates.

Lors donc qu'il a fait déborder leur colère par cette menace : «Que nul ne vous ravisse la palme,» il ajoute : «En affectant l'humilité par un culte superstitieux des anges, et s'engageant dans le détail de choses qu'il n'a pas vues, témérairement enflé de sa prudence charnelle.» Qu'est à dire, «l'humilité,» et qu'est-ce à dire, «enflé ?» Il le montre tout plein de vaine gloire. Mais à quoi tend ce passage en général ? Certains prétendaient qu'il n'est pas nécessaire que Jésus Christ intervienne pour nous ramener à Dieu, ce qui serait un privilège au-dessus de nous, et qu'il suffit des anges. C'est pourquoi l'Apôtre tourne et retourne ce qui a été dit de Jésus Christ : «Par le sang de sa croix.» (Col 1,20) Nous avons été réconciliés, «parce qu'il a souffert pour nous,» (I P i 2,21) et «parce qu'il nous a aimés.» (Ep 2,4) C'est ainsi qu'il affermit de nouveau leur foi sur ce point. Il montre qu'il ne s'agit pas de réconciliation, mais de religion. «Il s'engage, dit-il, dans le détail de choses qu'il n'a pas vues.» En effet, il n'a pas vu les anges, et il raisonne comme s'il les avait vus. C'est pourquoi l'Apôtre poursuit : «Témérairement enflé de sa prudence charnelle.» Car ce n'est pas à l'occasion d'une vulgaire vérité, c'est à l'occasion d'un dogme que lui est venu cet orgueil. Et il le cache derrière le masque de l'humilité. Comme si l'on disait que, puisque sa prudence est charnelle, non spirituelle, sa pensée est selon la faiblesse humaine. «Et séparé de la tête, dont dépend tout le corps;» c'est-à-dire séparé de ce qui lui donnerait l'être, et l'être qu'il faut avoir. En quoi sans la tête jouiriez-vous des autres membres ? Si vous en êtes retranché, c'est la mort. «Dont dépend tout le corps.» C'est-à-dire que non seulement chacun vit par elle, mais qu'il doit

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

encore lui rester uni. L'Eglise universelle sera florissante tant qu'elle sera unie à sa tête; car elle ne procède pas d'un mouvement de témérité et de vaine gloire, elle n'est pas une invention de la prudence humaine. Remarquez que «dont» désigne le Fils de Dieu. «Lequel,» dit-il, «servi par les jointures et les attaches qui en lient les parties, croît jusqu'à la grandeur qu'il doit avoir en Dieu,» c'est-à-dire qu'il croît selon Dieu, ce qui est l'éducation la meilleure. «Si donc vous êtes morts avec Jésus Christ.» Vous avez vu ce qu'il dit au milieu, gardant les traits les plus forts pour le commencement et pour la fin. «Si vous êtes morts avec Jésus Christ aux éléments de ce monde, pourquoi vous en laissez-vous imposer les lois, comme si vous viviez dans le monde ?» La conséquence n'y est pas; la voici : Pourquoi, comme les mondains, vivez-vous en esclaves de ces éléments ? Mais passant outre, que dit-il ? «N'y touchez point, n'y goûtez point, ne les effleurez pas du bout des lèvres : ce sont des choses corruptibles, que l'usage détruit, parce qu'elles sont fondées sur les plans et sur les doctrines des hommes.»

2. Vous n'êtes pas dans le monde, dit-il; pourquoi êtes-vous esclaves de ses éléments ? pourquoi esclaves des observances du monde ? Et voyez-vous comme il met en scène ce travers : N'y touchez point, ne les effleurez pas du bout des lèvres, n'y goûtez pas. Comme s'ils se gardaient de plus graves écarts. «Ce sont des choses corruptibles, que l'usage détruit.» Il réprime ainsi chez plusieurs l'habitude changée en seconde nature, et il ajoute : «Parce qu'elles sont fondées sur les plans et sur les doctrines des hommes.» Que répondre ? Vous ne pouvez excepter même la loi, qui devient à la longue une doctrine des hommes. Ou bien il parle ainsi parce qu'ils la dénaturaient, ou bien il fait allusion à la philosophie païenne : tout cela est doctrine des hommes. «Ce sont des choses auxquelles prêtent le langage de la sagesse, une fausse piété et une humilité hypocrite, qui ne ménagent pas le corps et refusent à la chair les égards qui lui sont dus. Il dit le langage, non la force; donc non plus la réalité. C'est pourquoi, bien qu'ils aient le langage de la sagesse, fuyons-les. Cet homme paraît être pieux et modeste, et mépriser son corps; mais il n'en est rien. «Il refuse au corps les égards et les aliments qui lui sont dus.» Dieu veut que nous honorions la chair; cet homme n'en fait rien. Dieu, dans ses enseignements, dit cependant que c'est un honneur mérité. Ils déshonorent la chair, dit-il, par les privations et par le déni de son droit. Il ne permet pas qu'on la domine despotiquement; Dieu a honoré la chair. «Donc si vous êtes ressuscités avec Jésus Christ.» Par ces mots, il les unit au Sauveur dans la résurrection, comme plus haut dans la mort. Aussi dit-il : «Si donc vous êtes ressuscités avec Jésus Christ, recherchez les biens du ciel.» Sur cela, aucune remarque à faire. «Recherchez les biens, du ciel, où habite Jésus Christ, assis à la droite de Dieu.» Merveille ! où nous a-t-il entraînés ? De quels sublimes sentiments il a rempli nos esprits ? Il ne s'est pas contenté de dire : «Les biens du ciel;» ni d'ajouter : «Où habite Jésus Christ.» Quoi de plus ? «Assis à la droite de Dieu.» Il est certain désormais qu'ils ne tourneront pas leurs regards vers la terre. «Ne pensez qu'aux choses du ciel, non à celles de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus Christ. Lorsque paraîtra Jésus Christ, votre vie, alors aussi vous paraîtrez avec lui dans la gloire.» Cette vie terrestre, dit-il, n'est pas la vôtre, qui est une vie différente. Et maintenant il a hâte de les y transporter : il leur démontre sans retard qu'ils habitent le ciel, bien qu'ils soient morts, se servant de ces deux circonstances pour prouver qu'ils ne doivent point rechercher les choses d'ici-bas.

Puisque vous êtes morts, vous ne devez pas les rechercher; et vous ne le devez pas non plus, puisque vous êtes au ciel. Jésus Christ ne paraît pas : il en est de même de votre vie, qui repose là-haut dans le sein de Dieu. Quoi donc ? quand vivrons-nous ? Quand Jésus Christ, notre vie, aura paru, cherchez alors la gloire, alors la vie, alors les délices. Voilà le viatique dont l'Apôtre les munit, en les entraînant loin des sensualités et de la mollesse. Il a cette coutume d'aller d'un bond, sans transition, d'une chose qu'il prouve à un sujet nouveau; si bien que, parlant des devanciers de la Cène, il s'est pris soudain à examiner de près les mystères. Une remontrance n'a que plus de poids, quand elle éclate inopinément. Votre vie, dit-il, est cachée hors de vous. «Alors aussi vous paraîtrez avec lui.» C'est pourquoi vous ne paraissez pas maintenant. Voyez comme il les transporte dans le ciel même. Son but constant, ainsi que je l'ai établi, est de montrer qu'ils possèdent les mêmes biens que Jésus Christ, et dans toutes ses épîtres il s'attache à prouver qu'en toute chose ils font société et sont en communion avec Jésus Christ. C'est dans ce dessein qu'il parle de tête et de corps, et qu'il use de tous les moyens pour dépeindre cet être aux yeux de la foi. Puisque nous paraîtrons alors, ne nous affligeons point de ne pas recueillir des honneurs terrestres : puisque cette vie n'est pas la vie, mais que celle-ci est cachée, nous devons vivre la vie de ce monde comme si nous étions morts. «Alors, dit-il, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.» Il dit : «Dans la

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

gloire,» et ce n'est pas sans intention; la perle également n'est-elle pas cachée tant qu'elle est dans la coquille ? Ne nous affligeons donc pas, soit des outrages reçus, soit de toute autre épreuve : cette vie n'est point la nôtre; nous sommes des étrangers, des voyageurs. «Car vous êtes morts,» dit-il. Y aurait-il quelqu'un d'assez insensé pour acheter des esclaves, élever des maisons, préparer de somptueux vêtements à un cadavre dans le tombeau ? Personne. Loin de nous donc semblable folie. Seulement, de même que nous nous contentons de veiller à ce qu'un cadavre ne soit pas enseveli tout nu, bornons-nous ici au même soin. Notre vieil homme a été enseveli, il a été enseveli non dans la terre, mais dans l'eau; la mort ne saurait le dissoudre, puisqu'il a été enseveli par celui-là même qui a brisé les liens de la mort; il n'a pas subi la loi de la nature, mais il a obéi à un ordre supérieur à l'autorité de la nature. Ce qui est l'œuvre de la nature, chacun peut le dissoudre; ce qui est l'œuvre de cet ordre supérieur, nul ne le peut. Rien d'aussi heureux que le séjour de ce tombeau, qui comble de joie et les anges et les hommes, et le Maître des anges; dans ce sépulcre, il n'est besoin ni de riches vêtements, ni de meubles, ni de rien de pareil. Voulez-vous en voir le symbole ? je vous montrerai un bassin où les uns ont été ensevelit, et d'où les autres sont ressuscités : les Egyptiens furent submergés dans la mer Rouge, d'où les Israélites sortirent sains et saufs. Une même chose donne à l'un la mort, à l'autre la vie.

3. Ne vous étonnez pas de ce que la naissance et la mort sont à la fois dans le baptême. Je vous le demande, quoiqu'il soit évident pour tous que dissoudre et réunir sont contraires; n'est-ce pas ce que fait le feu ? Il fond la cire et la détruit, tandis qu'il réunit des parcelles de métal séparées dans le minerai, et qu'il en forme l'or. De même ici, la force du feu divin change en or une statue qu'il a détruite : avant l'immersion du baptême, nous étions du limon; après, nous sommes de l'or. Comment s'opère cette merveille ? L'Apôtre nous l'apprend : «Le premier homme est terrestre et formé de la terre, et le second est céleste et qui descend du ciel.» (I Cor 15,47) Je viens d'indiquer combien grande est la différence entre le limon et l'or; je la trouve plus grande encore entre l'homme terrestre et l'homme céleste : la distance est de beaucoup moindre entre le limon et l'or, qu'entre les choses de la terre et celles du ciel. Nous étions de cire et de limon : la flamme de la concupiscence nous a fondus plus complètement que le feu ne fond la cire, et la tentation des biens du monde nous a pénétrés bien plus que la pierre ne s'enfonce dans le limon. Analysons, si vous le voulez, notre vie antérieure : tout y était terre et limon, et choses de cette nature, qui ont l'instabilité de la poussière, et la mobilité du flux et du reflux. Sans nous enquérir de lointains exemples, autour de nous, tout n'est-il pas onde et poussière ? Que faut-il envisager ? La puissance et la domination ? Il est vrai, rien en ce monde ne paraît aussi digne d'envie. Mais la poussière dans l'air est stable, en comparaison de cette puissance, en ces temps surtout. De qui, en effet, n'est-elle pas l'esclave ? elle l'est de ses partisans les plus dévoués, des eunuques, des hommes d'argent, de la colère du peuple, des passions des grands. Celui qui siégeait hier sur un tribunal élevé, qui avait des hérauts criant à voix haute, et que l'appareil des licteurs et des gardes précédait à l'agora, le voici maintenant misérable, et seul, et traînant le fardeau d'une vie qu'ont désertée toutes ces pompes, nu et chassé par le vent de l'adversité comme un grain de poussière ou comme un flot qui passe. Et, de même que la poussière est soulevée par nos pieds, de même les puissances de la terre sont suscitées par les pieds des hommes d'argent, qui les foulent pendant toute la vie. Comme la poussière, quand elle est soulevée, occupe un grand espace, mais est peu de chose en elle-même; ainsi en est-il de la puissance. Comme la poussière encore aveugle les yeux du corps, de même le faste du pouvoir aveugle les yeux de l'esprit.

Mais quoi, voulez-vous que nous envisagions une chose bien enviée, les richesses ? Soit; examinons-les en particulier. Elles ont les jouissances, elles ont les honneurs, elles ont l'autorité. Commençons par les jouissances. Ne sont-elles pas poussière ? bien plus, elles passent plus vite que la poussière. Les voluptés du goût s'étendent jusqu'à la langue; quand le corps est rassasié, elles ne s'étendent même plus jusque-là. Mais les honneurs, s'écrie-t-on, sont une douce chose. Et qu'y a-t-il de plus amer que ces honneurs, qui s'acquièrent à prix d'argent ? Puisqu'ils ne vous viennent pas ni d'une libre élection ni de votre propre mérite, vous n'en jouissez pas : ils sont accordés à vos richesses. C'est ce qui fait que le riche est de tous les hommes celui qui a le moins d'honneurs. Je vous le demande, si, ayant un ami, vous étiez considéré de tous, mais que chacun proclamât que vous n'êtes pas digne d'estime, et qu'on se vit contraint de vous honorer à cause de votre ami, quoi de plus déshonorant pour vous ? Les richesses sont donc une cause de déshonneur, en ce sens qu'elles sont plus considérées que leurs possesseurs eux-mêmes; elles sont une preuve plutôt de faiblesse que de puissance. Ne voit-on pas qu'il y a folie à ne pas comprendre que de la terre et de la cendre

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

(l'or n'est pas autre chose) ne nous donnent aucun mérite, et que ce sont elles qu'on honore en nous ? et c'est justice. Tel n'est pas le sort de celui qui méprise la richesse : il sait qu'il vaut mieux n'avoir pas d'influence, que de la devoir à sa fortune. N'est-il pas vrai que si quelqu'un vous disait : Je vous crois indigne de tout égard, mais je vous considère à cause de vos serviteurs, cette injure vous semblerait la pire de toutes ? S'il est honteux d'être considéré à cause de nos serviteurs, qui ont une âme et une nature comme les nôtres, combien plus de l'être en raison de choses plus méprisables, à savoir : les murs et les cours de nos maisons, les vases d'or et les étoffes de prix ? Voilà ce qui mérite vraiment le ridicule et le mépris; mieux vaut mourir que d'être ainsi honoré. Je vous le demande encore, si vous sentiez tout cet édifice d'orgueil trembler sous vos pieds, et si quelqu'un de vil et de méprisable voulût vous sauver de cette ruine ? quoi de plus humiliant pour vous ? Laissez-moi vous rappeler ce qui se dit parmi vous au sujet de cette ville elle-même. Elle avait offensé le souverain : il ordonna de la détruire de fond en comble, hommes, enfants et maisons. Telles sont les colères des rois : ils peuvent tout accorder à leur arbitraire; tant la puissance est un grand fléau ! La ville était donc en un péril extrême. La cité voisine, celle du bord de la mer, lui venant en aide, sollicita sa grâce auprès de l'empereur; et les habitants d'Antioche s'écriaient : La destruction de notre ville eût été une calamité moindre que ce secours étranger. N'est-il pas vrai que d'être honoré pour ses richesses est chose pire que le mépris ? D'où sortent, en effet, les racines de cette considération ! Elle est le fruit de l'adresse de nos cuisiniers, et c'est à eux que nous devons en rendre grâces; d'un gardien de pourceaux, qui les élève pour nos riches festins; d'un tisserand, d'un ouvrier en laine, de celui qui travaille les métaux, d'un pâtissier, des serviteurs de nos tables.

4. Ne vaut-il donc pas mieux n'être pas honoré, que d'avoir à leur rendre grâces d'une telle considération ? En outre, la poursuite des richesses dégrade l'homme : je vais m'efforcer de l'établir clairement. Elle avilit l'âme; et quoi de plus dégradant ? Imaginez un corps radieux de jeunesse et d'une beauté sans rivale; survient la richesse, qui proclame qu'elle va le rendre repoussant de laideur, de sain qu'il était l'accabler de maladies, et remplacer l'harmonie des formes par la difformité; elle répand l'hydropisie dans tous les membres; elle gonfle la face, qui n'est plus qu'une affreuse tumeur; elle engorge les jambes, désormais plus lourdes que des poutres, elle grossit le ventre, à tel point qu'aucun tonneau ne saurait l'égaliser. Puis elle déclare qu'elle ne permet pas, à ceux qui voudraient l'entreprendre de soigner ce corps, car elle a même ce pouvoir; et que cependant elle laisse assez de liberté à cet égard, mais pour punir celui qui s'approcherait dans le but de le délivrer de ses infirmités. Où trouver monstruosité pareille ? Voilà pourtant comment la poursuite des richesses transforme l'âme; peut-on dire qu'elles soient une chose enviable ? Mais leur puissance est plus pernicieuse que la maladie même : car que le malade ne puisse pas se conformer aux prescriptions des médecins, c'est ce qui est plus fâcheux que d'être malade. Or, les richesses nous mettent en cette extrémité : elles embrasent, elles tuméfient l'âme tout entière; puis elles en interdisent l'accès aux médecins. Ne disons donc point que le riche est heureux parce qu'il a la puissance : au contraire, prenons-le en pitié. Si je voyais un hydropique, que personne n'empêcherait de se remplir de boisson et de viandes nuisibles, j'aurais garde de le croire heureux en raison de cette liberté. La puissance comme les honneurs n'est pas toujours désirable : ce sont des choses enflées de beaucoup d'orgueil. Puisque vous ne voudriez pas que les richesses fussent pour le corps une cause de maladie, pourquoi voyez-vous avec indifférence que l'âme, non seulement contracte la maladie, mais s'expose à un châtement bien autrement redoutable ? Le feu de la fièvre la consume de toute part, et cette fièvre, nul ne peut l'éteindre; les richesses ne le permettent pas, elles qui persuadent que les désavantages sont des prérogatives, comme l'intolérance la plus générale et le pouvoir de tout faire selon ses caprices. Il n'y a pas d'âme surchargée de tant de désirs et de si coupables, que l'âme de ceux qui poursuivent les richesses. De quelles frivolités ne caressent-ils pas l'image ? Leur imagination est plus peuplée que celle des crédules admirateurs des hippocentaures, des chimères, des dragons, des Scyllas, des monstres de toute sorte. Si l'on pouvait en représenter un seul, objet de leurs désirs, et la chimère, et Scylla, et l'hippocentaure ne seraient rien en comparaison de ce prodige, réunissant les traits de tous les monstres fabuleux.

Peut-être pensera-t-on que j'ai été puissamment riche, moi qui dévoile avec tant de vérité les secrets de la richesse. J'ai oui dire, et je veux d'abord justifier mon discours, par une tradition populaire chez les Grecs, j'ai oui dire qu'un roi, cherchant ses délices, pendant son séjour en Grèce, poussa l'étalage de sa magnificence jusqu'à se faire construire un platane d'or et au-dessus un ciel du même métal; il campait ainsi, alors qu'il venait faire la guerre à un peuple versé dans l'art des combats. Ce caprice n'est-il pas une folie comparable aux

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

hippocentaures, comparable à Scylla ? Un autre prince faisait torturer des hommes dans un bœuf en bois. Cette invention horrible ne vaut-elle pas Scylla ? Un autre monarque des temps anciens fut métamorphosé par les richesses de vaillant général en femme, et de femme, le dirai-je ? en animal privé de raison, et pire que les brutes elles-mêmes. Les bêtes, en effet, pourvu qu'elles errent en liberté dans les forêts, se conforment à leur nature, et ne cherchent rien de plus; mais lui, il dépassa de beaucoup les penchants des bêtes féroces. Quoi donc d'aussi peu raisonnable que le riche ? Et il est ainsi à cause de la violence trop grande de ses désirs. La plupart cependant ne l'admirent-ils pas ? Ils méritent donc le ridicule comme lui. Ces caprices ne prouvent pas la richesse, mais la folie. Combien un platane naturel est-il préférable au platane d'or, et plus beau certes ! Les choses selon la nature ont bien plus d'attraits que celles qui violent ses lois. Que prétendais-tu avec ton ciel d'or, insensé ? Voyez-vous à quelles folies le poussent les richesses ? quel feu le dévore ? J'imagine que, ne connaissant pas le fond de la mer, il va se mettre en tête d'y descendre. N'est-ce point vraiment la chimère ? n'est-ce pas l'hippocentaure ? Mais en ce temps aussi il en est qui sont semblables à ce roi; il y en a de bien plus insensés. En quoi, je vous prie, diffèrent-ils, pour ce qui est de la folie, du roi au platane d'or, ceux qui font fabriquer des amphores, et des urnes, et des vases d'or ? Et ces femmes, je rougis de le dire, mais il le faut, qui se servent de vases d'ignominie en argent ? Ah ! c'est vous qui devriez rougir de honte d'agir ainsi ! Jésus Christ souffre les privations, et vous vous endormez dans les délices ? et vous êtes à ce point insensés ? Quelles expiations ne vous préparez-vous pas ? Et vous demandez comment il peut y avoir des larrons et des parricides, et comment existe le mal, quand vous-mêmes vous vous laissez ainsi pervertir par le démon ? Bien qu'il ne soit pas assurément d'un homme sage d'avoir des plateaux d'argent, c'est chose dont la possession offre un certain charme qui l'explique. Mais quel plaisir peut-il y avoir à faire fabriquer en argent des vases d'ignominie ? Aucun sans contredit : c'est de la démence, et la pire de toutes les démences.

5. Je sais que cette franchise aigriera bien des gens : que m'importe, pourvu que je sois utile ? Oui, les richesses nous égarent, nous frappent de folie. S'ils en avaient le pouvoir, les riches voudraient que la terre fût en or, leur demeure en or, peut-être même que le ciel et l'air fussent en or. Quelle folie, quelle iniquité, quelle fièvre ! Votre prochain, qui est fait à l'image de Dieu, se meurt de froid, et vous inventez toutes ces superfluités ? ô comble d'un faste arrogant ! Que ferait de plus un insensé ? Quoi, avoir de l'estime pour des immondices, puisqu'on les recueille dans des vases d'argent ! Ah, je sais que mes paroles troublent votre engourdissement dans la mollesse. Elles doivent être engourdies, en effet, les femmes qui agissent ainsi, et les hommes qui se font les esclaves d'un semblable travers; c'est du dérèglement, quelque chose de monstrueux et de contraire à tout sentiment humain, de l'abrutissement, de l'obscénité. Quelle Scylla, quelle chimère, quel dragon, ou plutôt quel démon, quel diable agirait ainsi ? Où donc est l'utilité de Jésus Christ, où l'utilité de la foi, quand vous imitez les idolâtres ? Que dis-je, les idolâtres ? quand vous imitez les démons ? Quel espoir de pardon a-t-il, celui qui emploie l'argent à un si vil usage, quand c'est un péché d'orner sa tête d'or et de pierreries ? N'est-ce point assez de tant d'autres superfluités contraires à l'esprit chrétien, comme sont les sièges et les marche-pieds d'argent ? Sans doute, un tel ameublement tient de la folie; mais un faste inutile s'est glissé partout, partout la vaine gloire; nulle part l'usage raisonnable, partout l'abus. Je crains que les femmes, entraînées par cette folie, ne prennent les formes les plus extravagantes : elles en viendront à désirer d'avoir une chevelure en or. Ou bien avouez que ce qui a été dit ne vous regarde pas, que rien ne vous a égaré, que vous n'avez pas eu occasion de tomber dans la concupiscence; ou que, si vous l'avez repoussée, c'est grâce à une honte salutaire. Car, si vous osez vous-même concevoir des désirs plus absurdes, je n'en suis que plus fondé à craindre que les femmes n'en viennent à regretter de n'avoir pas les cheveux en or, et les lèvres, et les sourcils, et à s'enduire d'or liquéfié. Vous n'y croyez point, il vous paraît que je ne parle pas sérieusement. Que je vous raconte donc ce qui m'a été rapporté, d'autant plus que ceci a lieu encore de nos jours. Chez les Perses, le roi porte une barbe d'or : des mains habiles l'ont enroulé dans des feuilles d'or, qui servent de tégument; et ce monstre nouveau gît dans sa mollesse. Christ, gloire à vous, combien grands les bienfaits dont vous nous avez comblés, en nous donnant la santé de l'esprit, de combien de monstruosité, de quelles folies ne nous avez-vous pas délivrés !

Entendez bien : je ne cherche plus à persuader, j'ordonne au nom de Dieu, j'enjoins hautement; m'écoutez qui voudra, et qui ne voudra pas n'obéisse point. Du reste, si vous persistez dans cette manière d'agir, je ne permettrai plus que vous franchissiez ce seuil. Qu'est-il besoin ici de cette foule d'incurables ? Qu'objecterez-vous ? En vous instruisant, ai-je

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

interdit ce qui n'est point superflu ? Paul interdisait donc l'or et les pierreries. Les idolâtres se rient de nous, et nos enseignements leur paraissent des fables obscures. Et moi je dis : Venez-vous à notre école avec le désir de comprendre la philosophie spirituelle ? renoncez d'abord au faste. Je donne ce conseil à l'un et à l'autre sexe; quiconque ne le suivra pas, je ne le tolérerai plus. Les douze apôtres étaient demeurés seuls auprès de Jésus Christ; or, écoutez comment il leur parle : «Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi ?» (Jn 6,68) Si nous vous flattons toujours, quand nous régènerons-nous ? quand vous serons-nous utiles ? Mais, dira-t-on, il y a d'autres croyances, et elles changent de langage selon l'époque. Quel insipide argument ! «Il vaut mieux un seul juste faisant la volonté de Dieu que mille pervers.» (Ec 16,3) Que préféreriez-vous ? avoir d'innombrables esclaves fugitifs et voleurs, ou un seul bon serviteur ? Je vous le conseille donc, je vous l'ordonne, foulez aux pieds ces parures, brisez ces vases, donnez-les aux pauvres, et fuyez désormais cette folie. Qui veut sortir, s'en aille, et me censure qui voudra : plus de tolérance de cette sorte. Quand, au jugement, je paraîtrai devant le tribunal de Jésus Christ, vous vous tiendrez à l'écart, et vos bonnes grâces ne me serviront de rien dans le compte que j'aurai à rendre. Ces paroles gagnent de l'un à l'autre : Je m'éloignerai, je quitterai cette croyance pour une autre. Homme aveugle ! Abaissez-vous ainsi, arrangez-vous pour un temps. Jusques à quand ? une fois, deux ou trois; mais le pourrez-vous toujours ? J'ai déjà dit, et je déclare encore avec le bienheureux Paul, «Que, si je retourne chez vous, je n'aurai aucune indulgence.» (II Cor 13,2) Si vous redressez vos cœurs, vous en reconnaîtrez bientôt l'avantage et l'utilité.

Je vous y exhorte, je vous en prie, je n'hésiterais pas à me jeter à vos genoux pour vous en supplier. Loin de vous la mollesse, loin de vous ces délices, cette honte, car il faut dire honte, et non délices; loin de vous cet aveuglement, cette folie ! Tant d'indigents entourent l'Eglise; et l'Eglise, qui compte tant de riches parmi ses enfants si nombreux, ne peut pas secourir ces indigents ? Celui-ci est dans la détresse, quand celui-là nage dans l'abondance; l'un recueille ses déjections dans de l'argent, quand l'autre manque de pain pour se nourrir. N'est-ce pas le comble du dérèglement et de l'inhumanité ? Fasse le ciel que nous ne soyons pas dans la nécessité de punir les récalcitrants et de les accabler du poids de notre anathème ? mais plutôt qu'ils observent ces préceptes volontairement et avec patience. Ainsi nous vivrons un jour avec Dieu dans la gloire; ainsi nous serons délivrés de l'éternel supplice, et nous parviendrons à la félicité qu'il a promise à ceux qui l'aiment, par la grâce et bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui appartient, en l'unité du Père et du saint Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.